

POLITIQUES DES PROTÉINES, POLITIQUE DU GENRE

INTRODUCTION

Pour publier, en 2008, son ouvrage « Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse », Priscille Touraille s'est appuyée sur sa thèse en anthropologie sociale, soutenue en 2005 sous la direction de Françoise Héritier. Elle traite des questions des inégalités de genre et de la nutrition, et des liens qu'on peut tisser entre ces deux registres. Son hypothèse, celle d'un dimorphisme chez l'humain ayant pour origine les inégalités genrées, est à la fois décriée et couverte d'éloges, notamment suite à une couverture médiatique très importante.

Touraille est socio-anthropologue dans l'équipe d'anthropologie génétique au CNRS et au MNHN (Museum National d'Histoire Naturelle), et spécialiste des questions du genre et de la nutrition en sciences sociales. Son texte lui a valu de recevoir deux prix, le Prix Le Monde de la recherche universitaire qui « valorise des travaux de thèse de chercheurs francophones, susceptibles d'influencer notre environnement scientifique, économique et social », et le Prix de la Ville de Paris pour les études de genre, visant à « promouvoir les politiques d'égalité et contribuer à la diffusion des connaissances sur ces sujets », ce qui favorisera d'autant plus l'exposition de son ouvrage sur la scène publique.

Au travers de son texte, Touraille cherche notamment à remettre en question certaines idées préconçues et acceptées comme des vérités générales sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs comme d'agriculteurs, quant à la répartition du travail, et des ressources qui en découlent. En arpentant à la fois les champs de l'écologie comportementale, de l'anthropologie biologique ou encore de la paléanthropologie, Touraille est conduite à « déconstruire » un certain nombre de raisonnements et d'hypothèses admises et tenues comme acquises dans le champ des sciences de la vie.

Au carrefour des sciences de la vie et des sciences sociales, le livre de Priscille Touraille explore les principales théories existant autour de ce constat général dans les sociétés humaines d'une différence significative de taille et de puissance physique entre les femmes et les hommes. En s'appuyant à la fois sur les connaissances en biologie et les théories évolutionnistes, et sur les connaissances développées par les sciences sociales, l'auteure est conduite à proposer une hypothèse féconde mais controversée pour expliquer ce dimorphisme. C'est cette hypothèse dont traite le chapitre qui est l'objet de notre exposé.

Nous commencerons par montrer le caractère quasi-universel des régimes alimentaires de genre avant d'en arriver à l'exposé de l'hypothèse centrale de Priscille Touraille, puis d'explorer en quoi elle vient bouleverser nombre de nos représentations.

I. LE CONSTAT DES INÉGALITÉS NUTRITIONNELLES DE GENRE

Avant d'exposer sa propre hypothèse sur les causes possibles du dimorphisme sexuel dans l'espèce humaine, l'auteure s'attache à recenser nombre de situations connues où femmes et hommes n'ont pas accès aux mêmes ressources nutritionnelles.

Elle s'intéresse en premier lieu aux sociétés de chasseurs-cueilleurs où elle relève que les inégalités nutritionnelles sont fréquentes en dépit même de l'idéal « égalitaire » et de partage, que l'on attache généralement à ces sociétés.

L'auteure fait également le constat de graves inégalités dans l'accès aux ressources les plus nutritives dans les sociétés agricoles.

En se référant aux études de terrain menées sur tous les continents, Touraille met en évidence plusieurs « modus operandi » conduisant à cette inégalité d'accès.

- Dans certaines sociétés, c'est au moment de consommer le gibier que se fait le partage inégalitaire (par exemple, chez les Chukchee de Sibérie, chez les Mbuti d'Afrique centrale, ou dans la société yolngu en Australie). Dans ces exemples, on voit les femmes devoir se contenter des os, des rognons et des rognures, ou encore n'avoir jamais accès au foie de l'animal, ni à sa graisse, qui sont toujours donnés aux hommes.
- En d'autres lieux, les hommes (qui ont le monopole de la chasse) consomment, sur les sites mêmes de chasse, toutes les parties les plus nourrissantes du gibier (voir les ! Kung du Kalahari en Afrique méridionale).
- D'autres sociétés fondent l'inégale répartition des ressources sur des tabous alimentaires clairement formulés frappant les femmes. Ces tabous peuvent être permanents ou au contraire spécifiques aux périodes de grossesse et d'allaitement : dans de nombreuses sociétés domine l'idée que trop de nourriture ou des nourritures trop riches ne sont bonnes ni pour la mère, ni pour le fœtus (exemple des femmes walbiri d'Australie ou des femmes du Tamilnad au sud de l'Inde).
- En d'autres lieux, les femmes doivent se contenter de ce que les hommes ne consomment pas car ils souhaitent conserver leur « pureté » et ne pas être « pollués ». On en trouve l'exemple chez les Seltaman ou les Fore de Nouvelle-Guinée où les hommes se donnent priorité sur le porc domestique, tandis que pour les femmes le gibier approprié serait les grenouilles, les insectes, les petites rongeurs, etc.
- Dans des sociétés agricoles, y compris en Europe et jusqu'à une période récente, le partage inégalitaire se fait à table, après que la femme ait cuisiné et apporté les plats. Deux grands cas types sont relevés : un partage relativement égalitaire en termes de quantité mais où les meilleurs morceaux et notamment la viande sont servis aux hommes, ou alors les hommes sont servis jusqu'à satiété, les femmes et les enfants

devant se contenter des restes. Touraille relève ce phénomène de manière générale en Inde, où la femme nourrit son mari d'abord, puis les garçons, puis les filles, et enfin elle-même, ainsi que dans les Andes équatoriennes où une quantité plus importante de viande est servie aux hommes. L'auteure cite également l'exemple de la société turque actuelle et souligne que la préséance des hommes dans les repas est une constante des sociétés européennes passées et se trouve encore de manière plus contemporaine dans la façon dont les femmes, pourtant généralement chargées des courses et de la préparation des repas, font passer les besoins et les intérêts de leur conjoint et des enfants avant les leurs.

Par le recensement de ces nombreux exemples, divers dans l'espace et dans le temps, Touraille entend montrer que le phénomène de sous-nutrition (ou de mal-nutrition) des femmes n'a rien de marginal. Il n'est même pas l'apanage de sociétés « exotiques » ou « primitives » même s'il semble trouver sa source dans des temps très reculés, aux origines des sociétés de chasse et de cueillette.

II. ORIGINES POLITIQUES ET CONSÉQUENCES BIOLOGIQUES DE CES INÉGALITÉS

Comme le montrent les nombreux exemples d'études ethnologiques et anthropologiques citées par Touraille, le phénomène des inégalités nutritionnelles dont pâttissent les femmes n'est pas marginal. Elle émet donc l'hypothèse que cette différence nutritionnelle a pu avoir des conséquences biologiques dans le cadre de l'évolution de l'espèce humaine.

Touraille porte un regard extrêmement critique sur un certain nombre d'hypothèses dites « adaptatives », qui soutiennent que ces différences d'accès aux aliments les plus riches, notamment pendant la grossesse et l'allaitement (période lors de laquelle les nutritionnistes s'accordent pourtant à dire que les femmes ont des besoins nutritionnels plus importants, 30% de protéine en plus que les hommes seraient nécessaires durant cette période), sont des pratiques visant par exemple une régulation démographique. Toutefois, Touraille montre que certaines de ces hypothèses sont contradictoires entre elles, et qu'elles ne respectent pas le principe de parcimonie propre aux sciences (expliquer le plus de faits avec le moins d'hypothèses possibles), offrant au contraire des explications tortueuses.

Face à ces théories répondant à la règle du « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué » (expression utilisée par Touraille), l'auteure propose une autre hypothèse. Elle suggère ainsi que « les régimes de genre qui sont à la base des inégalités [d'accès aux protéines] pourraient être les premières forces sélectives du dimorphisme de stature dans l'espèce humaine ». Autrement dit, selon les lois de la sélection naturelle, l'évolution biologique aurait conduit à favoriser les femmes petites et à contre-sélectionner les femmes de grande taille qui ne peuvent survivre à cette sous-nutrition permanente. C'est pourquoi, sans doute, son livre s'intitule « Hommes grands, femmes petites : une

évolution coûteuse » (coûteuse pour les femmes) : si stratégie adaptative il y a, elle ne profite pas aux femmes. Pour Touraille, « le dimorphisme de stature existant dans l'espèce humaine serait un indice que les femmes ont été confrontées de manière chronique à des pratiques culturelles d'inégalité alimentaires ayant conduit à des pressions de sélection dans le sens d'une réduction de leur stature ».

En effet, dans la mesure où des corps grands sont plus forts, plus résistants aux maladies, aux disettes et aux pénuries occasionnelles grâce à leurs réserves, il semblerait logique que l'évolution humaine ait plutôt sélectionné les femmes grandes, celles-ci ayant de surcroît de meilleures chances de survie lors de l'accouchement. Au contraire, ce sont les corps plus petits qui survivent le mieux à des pénuries chroniques, dans la mesure où ils ont des besoins moindres.

Le deuxième volet de son hypothèse consiste à poser que ce phénomène de sous-nutrition des femmes n'est pas un accident marginal et occasionnel, mais un « système de pénurie institué » par les hommes afin d'asseoir leur domination.

Alors que l'on considère fréquemment que c'est la division genrée du travail qui induit et qui justifie ce déséquilibre alimentaire entre les femmes et les hommes (les hommes auraient besoin d'être mieux nourris pour accomplir leurs dures tâches), Touraille prend le contre-pied de cette explication. Elle suggère que ce sont les inégalités face à l'alimentation qui engendreraient la faiblesse des femmes.

Pour Touraille, la division genrée du travail génère des inégalités alimentaires qui, loin d'en être des conséquences anecdotiques, en sont le sens politique véritable.

Pour elle, et dans la perspective de l'écologie comportementale humaine, « les pratiques inégalitaires du partage de la viande ont plus à voir avec les efforts que font les hommes pour augmenter leur propre statut et leur bien-être » qu'avec des stratégies de régulation de la fertilité. Elle soutient que chez les humains et d'autres sociétés de primates, « la consommation de viande est une question politique autant qu'une question de nutrition. Le contrôle d'une ressource estimée est une question de pouvoir ». Et si les hommes veulent contrôler les femmes, ils doivent contrôler les nutriments dont elles ont le plus besoin.

III. UNE HYPOTHÈSE RENVERSANTE ?

L'une des choses frappantes à la lecture du texte de Priscille Touraille est la virulence avec laquelle elle conteste les différentes hypothèses élaborées par des chercheurs qui l'ont précédée, qui est un peu inhabituelle.

C'est en disqualifiant, souvent avec une ironie féroce, les unes après les autres, toutes les hypothèses « adaptatives » qui semblent confirmer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possible (Panglosse, Voltaire), qu'elle en arrive à proposer sa propre hypothèse.

D'emblée, elle critique déjà le recueil des données de terrain, qui, tout en faisant apparaître « de manière anecdotique » des interdits et tabous nutritionnels à l'encontre des femmes, ne vont jamais jusqu'à mesurer le différentiel qualitatif réel qu'ils entraînent. Ensuite, reprenant une par une les hypothèses explicatives de cette différence nutritionnelle qu'on trouve dans la littérature scientifique sur ces sujets, l'auteure évoque des hypothèses « d'une extrême tortuosité », très éloignée du principe de « parcimonie » de la science qui veut qu'on propose toujours les hypothèses les plus simples et les plus immédiates avant d'en échafauder d'autres.

Elle dénonce le caractère absurde à ses yeux de certaines hypothèses. Par exemple, elle cite Rosenberg qui dans un ouvrage suggère que réduire l'apport nutritionnel des femmes s'enracine dans le désir de contrôler la démographie. Pour éviter qu'une population ne s'accroisse trop, on soumettrait les femmes et les enfants à des restrictions alimentaires, les privant notamment de protéines. « Ainsi, l'hypothèse de Rosenberg explique que le meilleur moyen de limiter les naissances est d'empêcher les femmes de manger », ironise l'auteure qui suggère qu'une régulation de l'activité sexuelle serait une pratique adaptative moins « tortueuse ».

Plus globalement, Priscille Touraille estime que tout se passe comme si les chercheurs vivaient un phénomène « d'auto-défense intellectuelle » et « d'auto-aveuglement, qui fait que ce qui est le plus frappant ne nous frappe pas ». Pour elle en effet, que ces différentiels nutritionnels imposés aux femmes soient le vecteur d'un système de domination de genre est l'hypothèse la plus simple, mais sans doute trop violente pour que les chercheurs ne l'occultent pas.

La raison pour laquelle l'hypothèse de l'auteure de la domination par la faim, apparaît comme un pavé dans la mare, est au moins double.

Premièrement, elle jette une lumière très crue sur la domination de genre dans laquelle le masculin contrôle le corps des femmes jusque dans ses besoins physiologiques les plus élémentaires, et sur ses origines culturelles. Elle accentue encore la violence de son propos en faisant le parallèle avec les dispositifs de domination de classe (conseil d'un shogun japonais expliquant la nécessité de ne nourrir les paysans que juste assez pour qu'ils survivent, travaillent, et ne soient jamais assez puissants pour se révolter. Elle note que « l'affaiblissement d'individus affamés qui, physiologiquement parlant, auraient le plus grand besoin de nutriments, semble l'un des moyens les plus terriblement efficace qui aient été trouvés pour asseoir une domination ».

Or, en affirmant que cette domination est d'ordre culturel et n'a aucun fondement naturel, on renverse tout l'édifice de justification de l'ordre genré. Jusqu'ici, il semblait « naturel » que le masculin domine puisque les hommes étaient « naturellement » plus grands, plus forts, plus entreprenants, plus inventifs, plus stratégiques, etc. A rebours de cette représentation, et si l'hypothèse de Priscille Touraille était vérifiée, c'est en réalité parce que les hommes entendent bien dominer les femmes qu'ils ont imposé un ordre social et nutritionnel genré les conduisant à être plus faibles, plus petites, et largement

dépendantes d'eux. Ce système de domination n'ayant alors rien de naturel apparaît dans tout son arbitraire.

Deuxièmement, et au-delà même de la question du genre, l'hypothèse de l'auteure vient brouiller les repères sur ce que l'on considère comme étant de l'ordre du culturel et ce que l'on considère comme étant de l'ordre du naturel. En effet, on se trouve face à une situation où la nature serait engendrée par la culture : l'évolution de l'espèce aurait conduit à ce que les femmes soient plus petites que les hommes en raison de pratiques culturelles arbitraires, non nécessaires à l'espèce elle-même. En l'occurrence, ces pratiques sont bien trop coûteuses aux femmes (l'auteure parle d'une véritable hécatombe) pour être considérées comme naturellement « adaptatives » (favorables à la survie des individus et la perpétuation de l'espèce). C'est tout l'édifice d'un ordre social (culturel) que l'on pense généralement légitime car fondé sur la nature des choses qui s'en trouve bouleversé.

Par exemple, c'est en commençant par contester aux noirs d'Afrique la qualité d'homme que l'on peut fonder la légitimité de l'esclavage. De tout temps, l'arbitraire social et particulièrement ses conséquences les plus violentes a toujours cherché sa légitimation dans un ordre « naturel ». L'hypothèse de Priscille Touraille, où du « naturel » est créé par du « culturel », montre que ce n'est pas si simple que ça...

CONCLUSION

Sur le fond, si l'hypothèse de Priscille Touraille est tenue pour valide, elle renvoie inmanquablement à de nouvelles interrogations.

En effet, son texte fait apparaître que si la charge de travail semble également répartie, tout le contrôle de la nourriture n'en est pas moins dévolu aux hommes. On parle donc bien ici de réels enjeux de répartition des pouvoirs, de conquête et du contrôle des corps d'un groupe dominé par un groupe dominant, le premier devenant dépendant du second. C'est d'ailleurs pourquoi Priscille Touraille parle de « politique des protéines », expression qu'elle emprunte à l'anthropologue Shirley Lindenbaum.

La question alors se pose de savoir s'il s'agit d'une stratégie délibérée, d'un « plan » de domination, ou simplement d'un « élan » plus ou moins conscient (plutôt moins que plus) qui pousserait des individus, en l'occurrence des mâles, seuls ou avec leur groupe de pairs, à rechercher le pouvoir et le contrôle absolu, y compris pour des raisons de simple prestige social. Car si les hommes cherchent à ce point, et depuis toujours, à dominer les femmes et à imposer leur suprématie sur l'ordre social et biologique, la question est bien de savoir : pourquoi ? La volonté d'imposer cet ordre culturel serait-elle, chez l'homme, un besoin « naturel » ?

Une telle interrogation ne peut que renvoyer aux travaux de Françoise Héritier sur la valence différentielle des sexes. Son hypothèse fondamentale, qui mêle elle aussi le biologique et le culturel, consiste à considérer que c'est en réaction à la capacité des femmes d'engendrer à la fois des filles et des garçons que les hommes ressentent la

nécessité de prendre le contrôle du corps des femmes, et donc le contrôle sur ce qui leur est impossible de faire sans passer par le corps d'une femme, à savoir se reproduire.

Une autre interrogation soulevée par la lecture de l'ouvrage de Priscille Touraille concerne l'attitude des femmes elles-mêmes : pourquoi et comment les femmes auraient-elles accepté que commence et perdure un tel ordre de domination, à moins qu'elles ne soient à la base plus frêles que leurs homologues masculins ?

C'est d'ailleurs l'un des points d'entrée de la controverse assez violente à laquelle la parution du livre a donné naissance. La mise en lumière de son hypothèse aura en effet valu à Priscille Touraille à la fois des invitations et des reprises par de nombreux médias généralistes, mais aussi (et surtout) de vives critiques. Celles-ci ne sont pas toutes infondées, notamment celles venant de biologistes, qui réfutent ses conclusions, et méritent d'être discutées et débattues.

De surcroît, et même si c'est largement avec l'idée de la discréditer en la faisant passer pour une simple position militante, c'est la légitimité scientifique de la thèse de Touraille qui est remise en cause. Il lui est ainsi reproché son absence de légitimité dans le champ de la biologie évolutive, et le fait que son livre ait échappé au processus académique du « *peer-reviewed* », soit la relecture par les pairs reconnus, qui permet de questionner l'hypothèse pour finalement l'accepter, la rejeter, ou du moins la discuter scientifiquement.

Au-delà de la concurrence entre les disciplines scientifiques, et des controverses en légitimité qui peuvent opposer sociologues, historien.ne.s, anthropologues et biologistes sur les questions fondamentalement interdisciplinaires soulevées par Priscille Touraille, l'essentiel reste certainement de voir dans son hypothèse un cadre explicatif possible, parmi d'autres, entraînant d'autres recherches, questionnements et développements, et ouvrant des perspectives peut-être fécondes.

De fait, son hypothèse offre un regard différent sur notre système de différenciation sexuée et genrée, et doit nous permettre une remise en question des théories consensuelles et trop peu questionnées, reposant sur une supposée complémentarité entre les sexes, qui masque la question des inégalités et de la domination.

Au fond, il s'agit de repenser les liens entre social et biologique, entre nature et culture, en s'appuyant sur une interdisciplinarité nouvelle, car si les sciences humaines et sociales semblent parfois oublier l'importance du biologique dans leurs réflexions, la réciproque n'en est pas moins vraie.